

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE — 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 — 551 34 14

SOMMES-NOUS DÉMOBILISÉES ?



L'enjeu de cette dernière guerre mondiale a été, nous le savons bien, non seulement l'existence et l'indépendance d'un certain nombre de pays, mais « une civilisation fondée sur la liberté, la dignité et la sécurité des hommes », comme le déclarait le général de Gaulle, à Londres, le 2 octobre 1941.

Quand on combat pour sa patrie, on peut se démobiliser dès qu'elle est libre et l'ennemi vaincu... Mais comment pourrions-nous prétendre que rien ne menace cette civilisation dont, le 8 mai dernier, nous célébrions pour la trente-et-unième fois la victoire ?

Personne n'ignore que la torture est pratiquée, ou l'a été, dans de très nombreux endroits du monde... partout, en France même, que de dénus de justice nous sont révélés ! Comment n'aurions-nous pas le cœur déchiré d'angoisse et de tristesse, nous qui avons été les victimes d'un système dont le principe même était l'abolition des droits de l'homme, quand nous constatons que ces droits sont si souvent et si gravement bafoués. Notre tâche est donc encore aujourd'hui de mettre en garde par le rappel du passé et avec tout le poids de notre terrible expérience.

Mais qu'il s'agisse d'engager notre association dans telle ou telle cause, force nous est de constater que notre belle unanimité éclate ; nos options sont trop diverses, comme elles l'étaient déjà pendant la Résistance et la captivité. C'est en se voulant depuis son origine rigoureusement apolitique que l'A.D.I.R. a pu préserver son unité et continuer depuis plus de trente ans les tâches d'entraide et de solidarité qui étaient sa raison d'exister. Il nous en a coûté souvent aux unes et aux autres !

Et cependant, en nous retrouvant, comme des sœurs d'armes liées pour toujours par le choix d'un combat,

L'originalité de notre prochaine rencontre interrégionale réside dans les contacts que nous aurons avec des organisations de jeunesse. L'Anjou est particulièrement conscient du problème de la communication avec les autres générations, mais ce n'est pas la seule région soucieuse d'informer la jeunesse de ce qu'ont été la Résistance et la déportation.

Le climat se prête mieux qu'il y a quelques années à ces échanges. Les événements que nous avons vécus sont entrés dans l'Histoire, et les passions partisanes finissent tout de même par s'estomper.

Sur le plan national, on se préoccupe d'ailleurs de trouver les thèmes qui intéresseront la jeunesse. Outre le concours de la Résistance qui existe depuis plus de

dix ans, des initiatives nouvelles ont été prises, entre autres celle de faire visiter à des lauréats de ce concours et à des jeunes du Souvenir français le camp du Struthof. Cette visite les a fortement impressionnés, comme en témoigne le rapport publié ci-dessous.

Il a été rédigé par dix jeunes gens appartenant à un éventail social varié : deux lycéennes, trois étudiants en droit, un étudiant en électronique, un apprenti chaudronnier, un réparateur de télévision, une étudiante en odontologie et une institutrice, la plus jeune ayant quinze ans et l'aînée vingt-quatre ans.

D'autres projets doivent se réaliser en 1977, entre autres la visite des plages du débarquement avec des lauréats du dernier concours de la Résistance.

Natzweiler-Struthof

Ce samedi 27 septembre 1975 et le jour qui suivit, des hommes, jeunes et moins jeunes, parlèrent, ensemble, de la déportation et du fléau qui en devint l'atroce « accessoire » : les camps de concentration.

L'Alsace, déjà si éprouvée par l'Histoire, n'offrait cependant pas cette fois son sol à un combat ; elle permettait au contraire une rencontre : celle de deux générations. La première, à travers une poignée d'hommes, était venue porter témoignage. La seconde, une centaine de jeunes, était là pour apprendre.

La courageuse initiative des organisateurs, directs et indirects, ne manquera

nous nous sentons affermies dans nos engagements actuels, qui sont divers, mais qui sont encore au service des plus hautes et des plus essentielles valeurs humaines. Et nous pouvons continuer à nous appuyer les unes sur les autres, avec nos diversités, nos oppositions même. Nous nous aimons telles que nous sommes. Nous nous respectons dans nos différences. Voilà ce qu'est — je le crois mes chères camarades — l'A.D.I.R. telle que nous voulons la maintenir encore aujourd'hui.

G. DE GAULLE-ANTHONIOZ.

pas d'étonner ceux qui pensent qu'un tel sujet est, à notre époque, incapable d'intéresser quiconque, et, a fortiori, la jeunesse.

C'est pourtant au hasard d'un travail scolaire ayant pour sujet la Résistance que les jeunes participants à ces journées avaient montré la force et la chaleur de leurs idées.

Notre équipe, celle des jeunes du Comité de Versailles du Souvenir français, les accompagne et se noie parmi eux à cette occasion. Ce sont les réflexions personnelles des membres de ce groupe que nous vous livrons.

Et d'abord, n'avons-nous accompli qu'un « voyage » au camp du Struthof ? Dans bien des bouches, en effet, nous avons entendu le terme de « pèlerinage », et ce mot était aussi facilement prononcé par des lèvres de quinze ans qu'il l'est, habituellement, par celles de cinquante et plus.

Comment peut-on croire effectuer un pèlerinage sur des lieux que l'on n'a jamais vus ? Comment peut-on se recueillir sur un sol où l'on n'a jamais souffert ?

La réponse est simple et ne se veut pas sévère : si l'on a accepté, jeune de 1975, de répondre à l'offre proposée, c'est que l'on a soif d'apprendre ce qui ne nous a été qu'insuffisamment appris par nos professeurs, et, hélas ! quelquefois même par nos parents.

Nous nous faisions de la déportation une idée vague et peu précise, souvent

40P4616

déformée par ce que quelques films, maladroits ou même faux, avaient laissé dans notre mémoire.

Nous n'ignorions pas, bien sûr, qu'elle eût existé, mais devions-nous nous satisfaire de cet « à peu près » ? Non ! Et puis, pour connaître vraiment, c'est-à-dire être capable de comprendre ou de juger, il faut avoir vu !

Se rendre au Struthof, avec cette intime volonté, n'était-ce pas nous y rendre en pèlerins ? Et, d'ailleurs, est-ce que beaucoup d'adultes qui effectuent de tels « voyages du souvenir » conservent véritablement en eux une aussi intacte détermination ?

Ainsi, nous sommes-nous rendus au Struthof pour apprendre et pour réfléchir. Fallait-il aussi nous y rendre pour juger ?

Au Struthof, nous avons appris. Au Struthof, nous avons appréhendé l'image de l'horreur.

Sur la route qui serpente en montant du camp, dans cette nature magnifique, les voix de nos compagnons se sont tuées. L'angoisse nous prend à la gorge. Certains d'entre nous ont peur, car certains d'entre nous craignent de voir reculer les limites que leur imagination avait fixées pour l'impossible.

Au camp, ces limites reculeront. Au camp, plus de trente ans après, nous imaginerons l'enfer.

Le Struthof, que nous visitons maintenant, devient l'image de tous les autres camps : Auschwitz, Mauthausen, Buchenwald.

L'enceinte de barbelés électrifiés, les chiens affamés, les chemins à la surface volontairement inégale, les baraquements immenses où les prisonniers ne disposaient que de quelques décimètres carrés pour « survivre »...

Mais aussi la potence, la prétendue infirmerie, en réalité salle d'expérimentation médicale sur des cobayes humains.

Et « l'appareil à battre », les infâmes cachots où le prisonnier ne pouvait ni se tenir debout, ni se coucher, ni s'asseoir, et où, pourtant, trois personnes étaient jetées...

Et les salles de torture où était « prévu » jusqu'à l'écoulement du sang... Et le four crématoire où, détail sordide, le combustible « humain » servait à réchauffer l'eau froide... Et la fosse commune où l'on jetait parfois même des blessés dont le dernier supplice était de mourir étouffé sous le poids des cadavres de leurs compagnons... Et...

Non ! Tout cela n'est pas possible, tout cela est faux, tout cela n'est qu'amplifications, semble nous crier notre conscience.

Pourtant, nous continuons dans l'horreur, car il nous faut imaginer que des hommes, nés d'autres hommes, étaient les organisateurs et les acteurs de cette entreprise de destruction humaine. Que parfois même des hommes de la nationalité des déportés se transformaient en bourreaux, subtils dans la recherche de l'insupportable.

Grâce au témoignage poignant de quelques survivants, nous avons également pu apprendre ce que furent les réactions des victimes de ces atrocités, et principalement la merveilleuse solidarité qui en naquit.

Ceux qui, résistant encore, pouvaient se le permettre, aidaient de leur mieux leurs camarades épuisés. L'image la plus significative est certainement celle du pain dont on partage encore les quelques grammes avec son voisin car celui-ci en a un plus grand besoin que vous.

Devant cette souffrance extrême, la mort était quelquefois, et même souvent, un soulagement. Certains la souhaitaient ; d'autres espéraient encore. C'est probablement ce qui en a sauvé quelques-uns. Leur foi ne pouvait se raccrocher à aucune réalité, à aucun espoir, mais elle subsistait cependant, ultime refuge d'un homme dont le corps a été supplicié et dont des assassins avilissent les réactions.

Tout cela, nous l'avons appris. Mais, au Struthof, nous avons réfléchi, nous nous sommes questionnés.

Pourquoi et comment l'humanité a-t-elle pu en arriver là ?

Pourquoi et comment un groupe de fanatiques a-t-il pu exécuter de tels crimes ?

Pourquoi et comment un peuple les a-t-il suivis ?

Ces questions brutales, nous nous les serions peu posées si nous n'avions été au Struthof. Les solutions varient avec ceux qui les donnent.

Est-il nécessaire d'y répondre ? Nous ne le pensons pas. Il faut uniquement se garder d'oublier les leçons de ce drame. Ces leçons, les survivants de cette tragédie nous les ont enseignées. Le témoignage de ceux « qui refusent d'être considérés comme des héros », d'une humilité étonnante, nous a appris assez.

A aucun moment, ils n'ont cherché à provoquer en nous la haine ni la pitié. Mais lorsqu'ils eurent fini de parler, nous avons tous ressenti que quelque chose d'effroyable restait au fond d'eux-mêmes.

Plus jamais ce ne seraient des hommes comme les autres. Ils nous ont mis mal à l'aise, car, sans le vouloir, ils ont montré qu'ils étaient marqués à vie et qu'ils conserveraient jusqu'à leur mort la trace brûlante de ces mois passés à souffrir.

Notre mémoire, elle aussi, ce soir-là, a été marquée.

Nous sommes les « enfants » de cette époque. Certes, le halo confortable de notre société travaille à effacer chez beaucoup la réminiscence de ces drames.

Nous, qui avons vu, avons la volonté d'étendre au plus grand nombre ce que nous avons vu.

Cependant, devions-nous revenir du Struthof avec l'âme aigrie contre quiconque ? Nous appartenons-il de juger ?

Nous pourrions certes le faire, et notre sentence aurait sans nul doute plus de profondeur, sinon plus de justesse, que celle des censeurs « éclairés » qui jugent beaucoup des problèmes de notre temps sans même les avoir étudiés.

Nous avons vu le Struthof, symbole du pire fait par l'homme, pourtant nous ne jugerons pas... Nous pardonnerons, car nous pouvons pardonner plus facilement que d'autres, plus âgés.

Mais notre pardon ne sera ni stérile ni immobile. Il se concrétisera en effet de deux façons :

D'abord, et ceci est la mission de la jeunesse du Souvenir français, nous serons les relais du souvenir dans la mémoire des hommes.

Cette tâche, que nous nous assignons, n'est pas aisée. Beaucoup d'oppositions naissent en effet lorsqu'on évoque le souvenir, et spécialement parmi les jeunes. Evoquer ceux qui sont morts pour que nous vivions libres paraît quelquefois même déplacé aux yeux de certains. Ce souvenir est inutile, voire néfaste, nous dit-on ; nous sommes persuadés du contraire.

Mais, qu'elles relèvent d'une politisation excessive ou d'autres origines, les partisans de ces objections nous verront y résister et tenter de les convaincre !

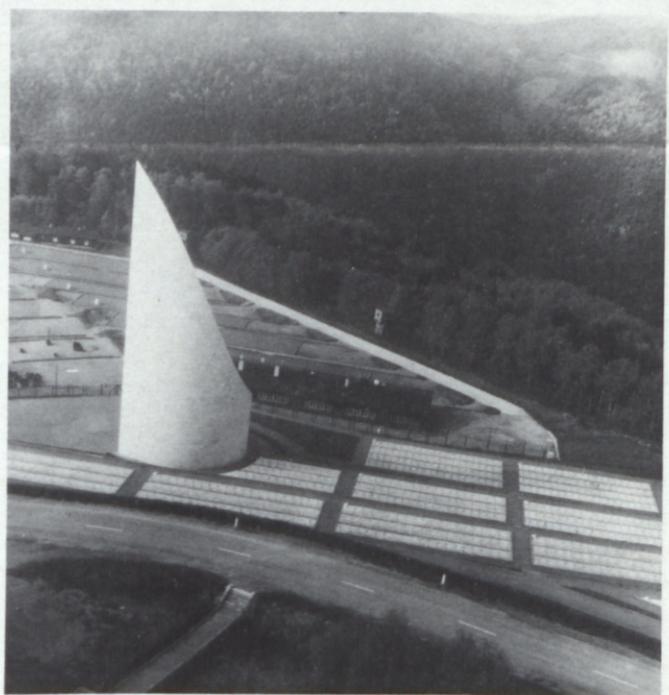
Nos yeux ont été trop atteints par ce qu'ils ont vu pour oublier. Notre conscience d'homme a été trop bafouée pour que nous ne devenions pas aussi les partisans acharnés d'une lutte pour la paix, pour l'humanité et pour la liberté.

A quoi servirait-il en effet de se souvenir du passé pour tomber, à reculons, dans les pièges béants de l'avenir ?

Nous serons les partisans de la lutte pour la paix mondiale et nos arguments sont puissés dans le souvenir. Parce que seule cette paix sera facteur de progrès humain. Parce que seule l'humanité et la solidarité des peuples seront l'arme qui interdira à certains d'entre eux de devenir des potentiats, tels ceux qui furent les auteurs des crimes dont nous connaissons désormais l'horreur.

Nous serons enfin les partisans de la lutte pour l'humanité et pour la liberté. Les camps de concentration ont parsemé de crimes l'Europe du passé : doit-on encore permettre qu'il en existe des équivalents dans le monde de 1976, qui sera bientôt celui de l'an 2000 ? Non, bien sûr !

Alors, que se lèvent les boucliers de la justice des hommes. Notre voyage au camp de Natzweiller-Struthof a encore plus ancré cette nécessité au fond de nos consciences.



Le camp du Struthof vu d'avion.

Huit jours de vacances en Pologne

Depuis des années, Joanna me pressait d'aller la voir en Pologne. A l'époque des vacances, je pouvais avoir la chambre de sa fille. Et même, je pouvais emmener mon mari !

Mais comment arriver en Pologne sans mettre le pied en Allemagne ? L'Allemagne, vraiment, je n'y tenais pas... Une camarade de l'indéfectible maffia des déportées a trouvé la solution dans l'agence de tourisme où elle travaille : un bateau polonais qui partait du Canada au début d'août ferait escale à Southampton et à Rotterdam. Il suffisait de le rattraper.

Un bon vieux train nous mena donc dans cet admirable port de Rotterdam, où, dans le contre-jour d'un soleil doré, qui n'en finissait pas de se coucher, nous avons attendu que le *Stefan Batory* remonte lentement les sinuosités de la Meuse.

A cinquante-trois ans, je n'avais encore jamais mis le pied sur un grand paquebot : je fus éblouie par le confort, le calme, le farniente absolu de ces trois admirables journées passées entre le ciel et l'eau.

Le bateau glissait sans bruit. Il contournait tout le Danemark, longeait la côte sud de la Suède et accostait à Gdynia. Allais-je reconnaître Joanna dans la foule qui nous attendrait au port ? Elle avait vingt-deux ans, et moi vingt et un, quand je l'avais vue pour la première fois à Ravensbrück. Je sortais d'une grave scarlatine, compliquée d'une otite, dont je ne m'étais tirée que grâce à deux camarades médecins, une Polonaise et une Soviétique. Le froid de la *Lagerstrasse* de décembre 1943 traversait ma robe rayée trop vaste. Je ne me souvenais pas bien de l'emplacement de mon block. J'hésitais sur les marches du *Revier*, quand, soudain, une sensation de chaleur douce caressa mon cou : une jeune fille très blonde, qui riait aux éclats, me passait autour du cou une écharpe de flanelle, exquise, couleur vert amande... Ces choses ne s'oublient pas. Trente-deux ans plus tard, j'apportais à Joanna, dans ma valise, un pull-over d'angora gris, le plus doux que j'aie pu trouver dans la ville de Paris.

Pourtant, bien avant la libération du camp, nous nous étions perdues de vue, dans la vie dramatique que nous menions dans cet enfer. L'écharpe m'avait, bien entendu, été volée. Et aucune de nous deux ne savait, en avril 1945, si l'autre s'en était tirée vivante. D'ailleurs, nous n'avions même pas échangé nos adresses. A quoi bon ?

Et puis, quinze ans après la Libération, j'ai eu la surprise d'être appelée au téléphone par une voix familière... C'était Joanna qui avait retrouvé ma trace en faisant un stage médical à l'hôpital Necker, dans le service du professeur Hamburger. Systématiquement, elle interrogait à mon sujet tous les gens qu'elle rencontrait et, un beau jour, elle avait répété sa question à un médecin du service qui se trouvait être le Dr Gabriel Richet, le propre cousin de notre camarade Jacqueline Richet !

Cet été donc, quinze années s'étaient encore écoulées depuis qu'à Paris j'avais revu Joanna, alors spécialiste passionnée des problèmes du rein, épouse d'un professeur de médecine à l'Université de Gdansk et mère d'une petite fille de cinq ans. Depuis, elle avait perdu son mari

et, comme moi, elle avait passé la cinquantaine...

Ce n'était pas Joanna qui était au port, mais Marysia, qui avait retardé son départ de huit jours pour s'occuper de nous à Gdansk. Joanna était retenue à l'hôpital, le même hôpital où Marysia est médecin radiologue. Comme Yola, Kristina et bien d'autres, elles ont fait leurs études de médecine après quatre années passées à Ravensbrück, sans la moindre pension de l'Etat — et Marysia est une des « lapins » le plus gravement mutilée. Aucune de ces jeunes filles n'avait retrouvé sa famille dans sa ville d'origine, tant les destructions, en Pologne, ont été considérables. Elles ont dû chercher une ville où l'université se réorganisait et où la reconstruction commençait assez vite pour pouvoir se loger. Au début, elles étaient à trois dans une chambre. La plus petite couchait dans la baignoire !

Aujourd'hui, de toutes les camarades que j'ai rencontrées à Gdansk, aucune n'est originaire de la ville.

Gdansk

Gdansk n'est autre que l'ancienne ville de Dantzig, pour laquelle les « Municipiois » « ne voulaient pas mourir », selon la triste affiche de la Cinquième Colonne. Située sur la mer Baltique, Dantzig, en 1939, était peuplée, en très grande majorité d'Allemands. Mais, depuis la guerre de 1914-1918, elle avait un statut de « ville libre », par laquelle la nouvelle Pologne avait enfin un accès à la mer. Un « corridor » traversait la large bande de Prusse allemande qui suivait le littoral de la Baltique.

Le 1^{er} septembre 1939, un bateau allemand était venu en visite de courtoisie à Dantzig. Pendant la nuit, il s'était transformé en navire de guerre, et à l'aube, avait ouvert le feu sur le petit détachement polonais qui gardait symboliquement la ville libre. Ces hommes se défendirent un mois, jusqu'à épuisement de leurs munitions. En ville, une résistance s'organisa dans la poste, qui tint onze jours. Les survivants de ces deux points de résistance furent tous exécutés.



Dans une chapelle latérale de la Cathédrale de Gdansk, un Christ de pierre pleure sur ses prêtres tués de 1939 à 1945.

Le 2 septembre, les Allemands ouvraient un camp de concentration près de Dantzig et y enfermaient les juifs, les professeurs, médecins, magistrats et autres intellectuels, ainsi que les prêtres. Ils furent exécutés par petites fournées.

Chaque fois que les Allemands entraient dans une ville polonaise, ils étaient en possession d'une liste des principaux responsables laïques et religieux de la ville, les arrêtaient et les exécutaient dans le cimetière. Ainsi, à Pelplin, une bourgade située à soixante kilomètres au sud de Gdansk, ils ont exécuté tous les élèves et tous les professeurs du Grand Séminaire, sauf un : un des officiers allemands qui l'avait eu comme professeur s'était interposé.

En 1945, la Pologne a compté ses morts : six millions.

Aujourd'hui, Gdansk est une des plus grandes villes polonaises et ne forme plus qu'une longue agglomération d'un million et demi d'habitants, avec Sopot et Gdynia qui la continuent le long de la mer, vers le nord-ouest.

Au mois d'août, la population est presque doublée par le million de touristes venus du sud, en groupe ou individuellement. Ce sont surtout les ouvriers des tristes villes du Sud qui viennent respirer l'air de la mer. Une foule grave et réservée arpente d'un bon pas la longue avenue principale qui s'étend sur vingt kilomètres, à travers les trois villes qui se touchent. Dès que le soleil se montre, tout le monde s'installe sur le long ruban de sable fin qui borde toute cette côte de la Baltique. Mais le vent du nord-est souffle impitoyablement, et les baigneurs s'abritent dans d'étranges bergeries en osier où l'on peut s'asseoir à deux. Le soir, quand la plage est déserte, les hautes bergeries abandonnées, dont certaines sont renversées, ressemblent à des monstres marins pétrifiés.

La foule colorée des touristes envahit aussi la vieille ville de Gdansk. Ce vaste quartier des XV^e et XVI^e siècles, aux maisons anciennes à la flamande, aux ruelles pittoresques, aux belles églises de brique sombre de style « gothique de la Vistule », est en réalité entièrement neuf ! Comme la ravissante vieille ville de Varsovie, celle de Gdansk a été entièrement reconstruite, pierre à pierre, sur un amas de ruines. Devant l'immensité des destructions de la dernière guerre (à Gdansk, les Allemands se sont battus contre les Russes dans la vieille ville, maison par maison), les Polonais ont donné la priorité au patrimoine culturel, malgré les besoins urgents en hôpitaux, écoles, logements, routes.

Aujourd'hui encore, on travaille à terminer la reconstruction de la vieille ville de Gdansk, quitte à ce que les citoyens aient encore peu de bicyclettes, de voitures et de routes. Cette reconstruction à l'identique, plus belle même qu'auparavant — car on s'inspire de gravures anciennes et on utilise chaque pierre sculptée retrouvée dans les décombres — est admirablement réussie. Les vieilles villes sont interdites aux voitures, et les touristes polonais des trois générations flânen avec un plaisir évident dans ces quartiers reconstruits pour eux et chargés d'un passé auquel ils tiennent.

L'avenir de la Pologne tient aussi au cœur de chacun. Ce n'est pas sans fierté que l'on peut voir, dans l'immense rade

naturelle des Trois Villes, de nombreux bateaux à l'ancre, attendant leur tour de déchargement dans l'un des deux ports, devenus trop petits. Un troisième port ultra-moderne est en construction. On vient de découvrir, dans l'Est du pays, un nouveau gisement de houille très im-

La "Suisse" cachoube"

Au sud-ouest de Gdansk, s'étend une très jolie région, la Cachoubie, dont les lacs, les collines et les forêts de sapins rappellent en effet la Suisse, bien davantage, d'ailleurs, que notre « Suisse normande ». Les routes, étroites et intimes, sont bordées de vieux bouleaux pleins de noblesse et de charme et fréquentées par un mélange amusant d'autos et de chars à pneus tirés par deux petits chevaux. Auprès des petites fermes qui ressemblent à des jouets d'enfant, on voit des troupeaux d'oies et parfois des cigognes, comme sur les livres de Hansi ! Ce paysage enchanteur est comme sorti d'un livre d'images.

C'est une région sablonneuse assez pauvre et morcelée, comme toute la Pologne,

portant, précieuse monnaie d'échange avec une Europe qui commence à manquer sérieusement d'énergie. Enfin, on construit des logements en quantité. Mais, comme en France, ils sont encore très insuffisants et, hélas ! aussi monotones que nos H.L.M.

Le soir, nous retrouvions Joanna qui n'avait pas de vacances en août. Joanna se levait à six heures du matin et disparaissait aussitôt, malgré nos protestations, pour chercher à l'intention de ses « Français » des occasions de ravitaillement qu'on lui avait signalées. Elle devait être avant huit heures à l'hôpital, où elle avait la responsabilité du service des grands malades du rein, en l'absence de son patron, en stage à l'étranger.

Vers 3 ou 4 heures, elle rentrait épuisée et se couchait complètement pour dormir une demi-heure. Vers 5 ou 6 heures, en temps normal, elle reprend soit des consultations externes dans un dispensaire, soit la préparation de ses cours aux étudiants. En août, ses horaires étaient moins tendus et, entre 17 et 19 heures, elle nous servait un repas succulent, préparé avec une amie qui traversait toute la ville pour venir faire la cuisine aux Français !

La nuit tombait — elle tombe vite, dans l'Est de l'Europe — et nous parlions interminablement, dans une atmosphère de compréhension réciproque et de chaude amitié qui nous tenait sous le charme. Parfois, mon mari lisait des poèmes, surtout Musset que Joanna aime passionnément.



La place du Marché à Varsovie avant et après sa reconstruction.



IN MEMORIAM

Ginette Hamelin



Ginette Hamelin est morte au Revier de Ravensbrück (Block 10), à l'âge de 31 ans. Elle fut la première femme de France à obtenir un diplôme d'ingénieur architecte de l'École des Travaux publics. En 1936 elle épousa un polytechnicien, Jacques Hamelin, dont elle eut une fille en 1937.

En 1940, la guerre éclate. Son mari, lieutenant, est tué en mai lors de l'invasion allemande. Il recevra la Légion d'honneur à titre posthume. Dès 1941, Ginette rejoint les F.T.P.F. Agent de liaison et de renseignements, elle devient responsable du service des renseignements auprès du comité national des F.T.P.F., avec le grade de sous-lieutenant. Arrêtée

le 13 avril 1943, elle est déportée en Allemagne le 29 août 1943 avec le convoi des 22 000... Elle portait le numéro matricule 22 385.

A Ravensbrück, elle contracta la tuberculose. Une femme, se disant Suisse et médecin, se mit dans la tête de faire des pneumothorax sur les femmes du Block 10 et choisit d'exercer son incomptérence sur Ginette Hamelin, qu'elle blessa grièvement à la plèvre.

La fille de Ginette, Gabrielle, se trouvait donc orpheline à l'âge de sept ans. Chez une enfant aussi jeune, la disparition brutale de ses parents cause de douloureux blocages. Et c'est seulement aujourd'hui que Gabrielle s'est tournée vers nous pour en savoir davantage sur les derniers moments de sa mère. Aussi demandons-nous à celles de nos camarades qui l'auraient connue à Ravensbrück de bien vouloir nous le signaler et nous dire ce qu'elles savent.

La pensée de sa petite fille laissée sans père ni mère hantait Ginette Hamelin. Elle lui écrivait des lettres poignantes, qu'elle ne pouvait naturellement pas expédier. Deux de ces lettres, écrites à Neubrandenbourg, le 13 décembre 1943, ont été sauvées. Toutes celles d'entre nous que la captivité avait séparées de leurs enfants reconnaîtront leurs pensées

ment. Connaissons-nous l'anecdote de l'admirateur d'Alfred de Musset ? Non, Joanna allait nous l'apprendre : « Au siècle dernier, un homme écrivit un jour une lettre adressée "au plus grand poète français". La lettre parvint d'abord à Vigny qui, timide, la renvoya à Victor Hugo sans l'ouvrir. Celui-ci garda la lettre et lut : "Mon cher Alfred..." ». Joanna riait comme une écolière. Nous aussi.

L'été prochain, nous contournerons l'Allemagne par le Sud, la Suisse, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, et déboucherons en Pologne par le massif des Tatras : nous avons promis à Joanna de lui faire visiter le Sud de la Pologne qu'elle ne connaît pas bien !

Anise POSTEL-VINAY.

et leur souffrance dans celle que nous reproduisons ci-dessous :

13 décembre 1943.

« Il y a aujourd'hui huit mois que je t'ai quittée, ma petite enfant chérie, ma jolie petite fille.

Lorsque je revis en pensée toute cette longue séparation, je me demande comment j'ai pu continuer à vivre, sans renoncer ton regard, contempler ton sourire

Suites d'un incident

A la suite du compte rendu d'une assemblée générale extraordinaire de l'A.D.I.F. de Gironde, paru dans « Le Déporté » de mars 1976, qui relatait des propos tenus par le président envers notre déléguée de la Gironde, Mme Vincent, la présidente de l'A.D.I.R. a adressé la lettre ci-dessous à M. Lambert, président de l'U.N.A.D.I.F. M. Lambert lui a répondu et ils ont décidé l'un et l'autre la publication de ces lettres dans Le Déporté et dans Voix et Visages.

Voici la lettre de notre présidente :

Paris, le 25 mars 1976

« Cher ami,

Je viens vous exprimer la douloureuse indignation de nos camarades, manifestée à l'unanimité le 13 mars, lors de notre Assemblée générale et renouvelée en réunion du dernier Conseil d'administration.

Invitée à célébrer le 30^e anniversaire de la F.N.D.I.R.P. à Bordeaux, notre déléguée régionale du Sud-Ouest, Mme Vincent, s'est trouvée, parmi d'autres représentants d'associations, auprès d'anciens du S.T.O. Elle ne les connaît pas et n'avait pas choisi leur voisinage. Elle a d'ailleurs protesté contre leur présence auprès des organisateurs.

Or, voici la lettre qui a été adressée par le président de l'A.D.I.F. de Gironde à la plupart des membres de la section de l'A.D.I.R. à Bordeaux*. (Lettre ci-jointe.)

Par surcroit, dans le numéro de mars du « Déporté », étaient reproduits les propos ci-après de M. Aucher à l'Assemblée générale de l'A.D.I.F. du 6 décembre (page 16) : « Le titre de déporté enfin, que tant de monde est prêt à vendre pour

quelques deniers électoraux. N'avons-nous pas vu, courant novembre, à Bordeaux, la déléguée régionale de l'A.D.I.R. assister aux côtés des membres du bureau des « Déportés du Travail », à la commémoration anniversaire de la F.N.D.I.R.P. ! »

Vous savez, cher ami, quels sont nos liens fraternels avec l'U.N.A.D.I.F., comme d'ailleurs avec les autres associations de résistants et de déportés. C'est dire combien nous nous sentons toutes blessées par les propos injustes et injurieux envers notre déléguée et camarade, Mme Vincent. Nous vous connaissons trop bien et nous savons assez quel est votre esprit et celui de l'U.N.A.D.I.F. pour ne pas penser que vous désapprouvez entièrement de tels procédés. Mais il est bon sans doute que cela se sache et je vous demande instantanément une mise au point dans « Le Déporté ».

Nous sommes d'autant plus émues de ce que dit et écrit M. Aucher, que vous savez la place de l'A.D.I.R. dans le combat contre l'attribution du titre de déporté aux S.T.O. Nous ne cesserons de nous élever contre cette usurpation. Mais nous n'accepterons pas davantage qu'on nous cherche de mauvaises querelles s'il nous arrive de côtoyer d'anciens S.T.O.

Notre « conception de l'honneur » nous interdit d'envoyer directement le témoignage de notre réprobation aux membres de l'A.D.I.F. de Gironde que préside M. Aucher. Mais c'est à vous que je confie, cher ami, le soin de mettre fin à cette triste affaire par trop indigne des liens qui unissent tous les déportés.

Je vous redis mes sentiments les plus amicaux. »

La présidente :
G. de GAULLE-ANTHONIOZ

* Il s'agit de la lettre, insultante à l'égard de Mme Vincent, dont on a parlé à l'Assemblée générale.

Ginette Hamelin

radieux et ne plus entendre le son de ta voix si cristalline...

Le temps a passé pourtant et, jour après jour (jours de détresse et jours d'espoir), telles les feuilles jaunissantes des arbres après un grand vent d'automne... les pages du calendrier tour à tour se sont effeuillées.

Maintenant c'est l'hiver... et la terre s'est recouverte d'un manteau de neige. Cela donne au paysage un aspect féerique qui est un ravissement pour le regard... Je ne puis me lasser de le contempler.

La seule ombre au tableau est que cette belle neige entraîne avec elle le froid, le froid terrible dont le seul nom fait frémir les pauvres prisonnières que nous sommes...

Aujourd'hui, par curiosité, j'ai regardé le thermomètre, il marque -4° !

Mon regard se perd sur le paysage, petit à petit la réalité y fait place au rêve et je me plais à imaginer sur les pentes de la colline qui me fait face une silhouette enfantine jouant et gambadant dans la neige. Si je ferme les yeux, alors, petite fille chérie, tout ce qui m'entoure s'évanouit... la silhouette qui il y a un instant dévalait la colline se rapproche, elle entre dans la pièce où je me trouve... il n'y a plus qu'elle ici...

Et je te revois telle que je t'ai quittée, ton regard lumineux plongé dans le mien... et j'entends ta voix qui me chante :

Voici la réponse de M. Lambert :

Dijon, le 2 avril 1976

« Chère amie,

Votre lettre du 25 mars dernier m'a rejoint à Dijon et j'y réponds aussitôt.

Vous savez que j'ai toujours apprécié l'attitude très ferme de l'A.D.I.R., en général, et la vôtre, en particulier, tendant à sauvegarder la dignité du titre de déporté résistant et de déporté politique. Je pus d'ailleurs compter sur ce précieux appui au moment où de nombreuses tentatives se sont manifestées à l'Assemblée nationale, lorsque j'étais parlementaire, et je pense que Mme de Lipkowsky, qui prit allègrement le relais, doit partager mon opinion sur ce point. Dans l'intervalle, aucune défaillance ne s'est manifestée à cet égard, et il m'est fort agréable de vous en donner acte. Naturellement, je n'ai pas à me prononcer sur les relations que peuvent entretenir telles associations avec les anciens du S.T.O., tout en constatant que la F.N.D.I.R.P. fut toujours disposée à sacrifier la signification du titre auquel nous tenons tant.

Quant au différend de la Gironde, nos A.D.I.F. jouissent d'une certaine autonomie incompatible avec l'arbitrage de la présidence nationale, en dehors des problèmes d'ordre doctrinal. Tel n'est pas précisément le cas et il semblerait préférable, dans l'intérêt commun, de résoudre la question sur place. Je pense d'ailleurs que le passage incriminé : « Le titre de déporté enfin, que tant de monde est prêt à vendre pour quelques deniers électoraux », ne s'applique pas strictement à Mme Vincent, mais vise plutôt les candidats à un mandat électoral.

En conséquence, dans le dessein de disiper toute équivoque, je vous propose bien simplement — en qualité de directeur de la publication — de reproduire in extenso votre lettre dans un prochain numéro du « Déporté », ainsi que le texte de la présente réponse.

Avec la fidélité de mon attachement fraternel aux membres de l'A.D.I.R., je vous renouvelle, chère amie, l'expression de ma bien sincère amitié. »

E.I. LAMBERT.

Un joli petit homme est né
Dans la neige,
Ses parents l'ont abandonné
Dans la neige...

Petite fille chérie, pourquoi faut-il que ce soit un rêve, un rêve si vite évanoui ! Que ne puis-je te tenir entre mes bras, sentir la chaleur de ton corps... t'étreindre de toutes mes forces... te dire tout mon amour... te berger... te berger tout doucement pour t'endormir. »

18 mai 1976

L'Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance a éprouvé une profonde émotion en apprenant l'incendie criminel de la baraque-musée du Struthof. Elle déplore que des témoignages et des souvenirs irremplaçables, sauvés par des déportés au péril de leur vie, aient été volontairement détruits. Ce geste prolonge la tentative des nazis de faire disparaître la trace de leurs crimes.

Elle verra bientôt le jour, grâce aux efforts de M. Alex Biscarre, vice-président du Conseil de Paris, qui honora de sa présence, on s'en souvient, notre Assemblée générale de l'an dernier. La première pierre en a été posée le 28 avril dernier, rue Grange-aux-Belles, dans le 10^e arrondissement.

Lors de cette cérémonie, M. André Bord, secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, a indiqué que ce projet répondait à un besoin profond, celui d'apporter une aide matérielle aux associations dont les ressources ne sont pas suffisantes pour les actions extérieures.

« Je suis également persuadé, a-t-il ajouté, que les rencontres entre les associations françaises des diverses générations du feu sont de nature à élargir le dialogue entre les générations et l'ouverture du monde combattant sur la société d'aujourd'hui.

Rencontre interrégionale en Anjou

SAMEDI 9 OCTOBRE

Le matin :

Visite de l'exposition sur la Résistance et la déportation avec la participation des jeunes sous forme de dessins et de poèmes.

Reception et vin d'honneur à l'Hôtel de ville d'Angers.

Déjeuner à l'hôtel Concorde, près de l'Hôtel de ville.

L'après-midi :

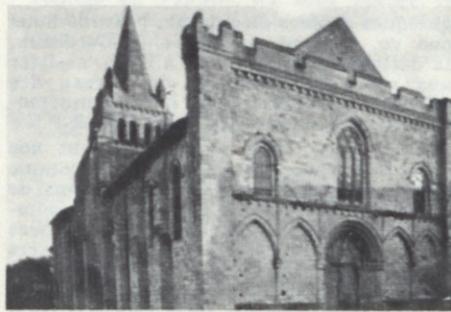
Visite du château du Roi René et de la galerie où sont exposées les admirables tapisseries de l'Apocalypse.

Cérémonie du souvenir au monument des fusillés et morts de Belle-Beille. Après la cérémonie, retour en car au cloître Saint-Jean où sont exposées les tapisseries de Jean Lurçat, « Le Chant du monde », pour se rendre par les jardins illuminés au Grenier Saint-Jean où aura lieu le lunch dans un cadre ancien restauré, avec la participation du groupe folklorique angevin et de jeunes artistes amateurs.

DIMANCHE 10 OCTOBRE

Le matin :

Vers 10 h, cérémonie à Gennes au monument commémorant le sacrifice des « cadets » de l'Ecole de cavalerie de Saumur.



Messe dans la magnifique église romane de Cunault (ci-dessus) avec les grandes orgues restaurées.

Déjeuner sur la route du retour vers Angers, à Andard.

L'après-midi :

Retour touristique par Beaufort-en-Vallée, le château de Montgeoffroy... Train pour Paris à 19 h 19.

N.B. — Nous vous rappelons que le prix des trois repas sera d'environ 135 F, celui des cars de 20 F, et que celles qui désirent participer à cette rencontre sont priées de s'inscrire à l'A.D.I.R. le plus rapidement possible.

Prix des chambres selon confort de 24 à 96 F.

SECRÉTARIAT SOCIAL

CURES THERMALES 1976

Les cures thermales militaires fonctionneront, en 1976, dans les conditions réglementaires habituelles, sous réserve des dispositions complémentaires suivantes :

1^o Date limite de dépôt des demandes : il est dès à présent indiqué que, pour compter de l'année 1977, la date limite de dépôt des demandes de cures thermales militaires dans les stations à fonctionnement non permanent (*) sera ramenée du 25 janvier de l'année considérée au 31 décembre de l'année précédente.

C'est ainsi que, pour la première mise en application, les demandes se rapportant à l'année 1977 devront être présentées au plus tard le 31 décembre 1976 et non le 25 janvier 1977.

2^o Interruption de la crénothérapie pendant deux ans après trois cures consécutives : dorénavant, ces dispositions restrictives systématiques n'auront plus cours.

Cependant, ne pourront bénéficier de la continuité des cures que les malades présentant des indications thérapeutiques précises apparaissant très clairement sur le dossier de proposition de cure et, bien entendu, l'absence de contre-indication médicale à la continuité des cures.

3^o Certificat de fin de cure : il est rappelé que c'est l'original (et non une copie ou photocopie) de ce document qui doit être présenté par les candidats curistes aux organismes établissant les dossiers réglementaires.

(*) Bagnoles-de-l'Orne, Barèges, Bourbon-l'Archambault, Bourbonne, Châtel-Guyon, Mont-Dore, Plombières, Royat, Saint-Nectaire, Salies-de-Béarn, Vichy.

LETTRE A UN REGARD PERDU

Tu avais raison, je t'ai oubliée, j'ai oublié.

Tu étais là, debout dans la neige, à frissonner au vent, attendant quoi ? La mort ? la vie ?

Parfois tu te penchais au-dessus du gouffre, et tu regardais comme seuls peuvent regarder ceux qui sentent la mort dans la vie.

Le gouffre s'enfonçait comme un tunnel sans fin. Les autres se détournait, mais toi, tu voulais voir — et tu savais vouloir et regarder.

— Comment sauterons-nous, disais-tu, sans demeurer collées aux parois, comme les corps crispés de ces pendus ?

» Pourtant, des profondeurs, une fumée claire comme l'aube s'élève. L'atteindrons-nous jamais ?

» Durer. Sauter et durer.

» Il fait froid et je suis lasse. Le moindre souffle me fait trembler jusqu'à la racine des nerfs. Combien de temps allons-nous demeurer enfermées dans ce froid et dans cette attente informe et sans heurte ?

» On s'est moqué de nous : il n'y a pas de limite à la souffrance ; il existe toujours une pointe plus aiguë, un feu plus brûlant.

» La loterie, les numéros... la roue tourne... il va falloir sauter.

» Qui restera accroché, pendu, suspendu, mort ? Qui, après la chute, se réveillera au milieu du printemps ? Qui ?

» Ecoute-moi, car la roue tourne de plus en plus vite. Tu regardes de toute ta volonté, mais tu oublieras, tu ne sauras plus ce que représente le bord d'un gouffre au moment où l'on s'y sent précipité.

» Notre souffrance n'aura-t-elle plus, alors, que des échos verbeux, vides comme des fourmis succées ?

La neige continuait à tomber. La nuit s'éclairait lentement. Je devinai tes paroles, car j'étais ta camarade : comme toi, une bille qui se voyait rouler au bord de la grande peur.

Tu as été pendue, j'ai vécu. Et pourquoi ?

Car tu avais raison : j'ai oublié.

Et je cherche dans la forêt des mots quelque fruit plus lourd que les autres. Il n'y en a pas, tout juste une aiguille de pin qui brille, tombe et se perd dans le sol.

Pardonne-moi, pardonne-nous ; comment avec nos mots pourrions-nous parler d'un autre monde ?

Celui où tu est demeurée.

Anne-Marie Bauer.
(Ecrit en 1945.)

A. D. I. R.

241, Bd Saint-Germain
PARIS-VII

les bureaux de l'A.D.I.R. seront fermés pendant tout le mois d'août.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ.

N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

Imprimerie LESCARET. PARIS